



Alki Zei

L'Ombrelle mauve

Traduit du grec par Gisèle Jeanperin

LA JOIE DE LIRE

EN GUISE D'INTRODUCTION

Oreste et Philippe préparent leur sac. Ils les bourrent à craquer d'un tas de choses. Maman, qui les regarde, leur dit en riant : « Vous partez en exploration pour l'Everest ? »

Les deux garçons ne répondent pas, ils jettent un coup d'œil dans leur chambre pour voir s'ils n'ont rien oublié de très important. Oreste et Philippe ont huit ans, ils sont jumeaux. L'un est le portrait tout craché de l'autre. Tout le monde les confond, même Papa quelquefois. Pourtant avec grand-mère, ils ont eu beau essayer de se faire passer l'un pour l'autre, ça n'a jamais marché.

Presque tous les samedis, Maman téléphone à grand-mère :

– Est-ce que les enfants peuvent passer la nuit chez toi ? Nous avons un imprévu.

Pas la peine de le demander, pensent les jumeaux, c'est sûr qu'elle va dire oui. Même si elle a un billet pour aller au théâtre ce soir avec une ancienne camarade de classe, de cette époque lointaine d'avant la guerre contre les Allemands. Grand-père était mort quand les enfants avaient quatre ans. Tout ce qu'ils se rappellent de lui, c'est qu'il se mettait à quatre pattes pour qu'ils grimpent sur son dos. Quand ils cessèrent brusquement de le voir, ils demandèrent :

- Où il est, grand-père ?
- Il est en voyage, à Paris.
- Qu'est-ce qu'il est devenu, grand-père ?
- Il est devenu un nuage.

D'autres répondaient : « De la terre » ou « Du sable ».

Ils ne se rappellent plus qui leur racontait tout ça. Mais sûrement pas grand-mère, en tout cas. Elle ne dit pas de pareilles idioties. Maintenant ils savent que grand-père est mort et qu'ils ne le verront plus.

- Qu'est-ce que vous ressemblez à votre grand-père !

- Ah ! si seulement vous lui ressembliez aussi pour l'intelligence !

Cela, grand-mère ne le dit jamais. Ce sont les autres qui le disent. Elle, elle regrette seulement que grand-père ne soit plus là, maintenant qu'ils ont grandi. Il aurait tellement de choses à discuter avec eux !

Maman a déjà ouvert la portière de la voiture :

- Allez, on part.

S'il n'y a pas trop de circulation, on met vingt minutes pour aller chez grand-mère.

Ils sonnent en bas de l'immeuble et attendent que grand-mère descende prendre les dernières instructions de Maman, qui ne peut pas monter, parce qu'elle ne trouve pas de place pour se garer.

- Leur père viendra les chercher demain avant midi. Viens aussi, nous déjeunerons tous ensemble.

- On verra, répond grand-mère.

Elle pense que demain, elle aura peut-être envie d'être un peu seule.

Maman a déjà presque démarré, elle crie aux jumeaux par la vitre baissée : « Et ne lui cassez pas la tête ! »

Cela fait rire grand-mère. Les garçons la prennent par la main et s'élancent vers l'ascenseur.

– Doucement ! dit-elle. Si nous le ratons, nous attraperons le prochain vol.

Oreste et Philippe aiment beaucoup passer le samedi chez grand-mère, bien qu'elle déteste tous leurs petits monstres, sauf E.T. Son appartement est beaucoup plus petit que le leur, mais ils ont le droit de l'occuper entièrement : la salle de séjour, la chambre, la cuisine et même la salle de bains. Ils mettent de l'eau dans la baignoire pour y faire naviguer les petits bateaux en papier confectionnés par grand-mère, avec des numéros écrits dessus, prêts pour les batailles navales. Tant pis s'ils mettent de l'eau partout. Grand-mère ne crie pas, elle leur dit : « Ce n'est pas grave. Si vous aviez vu ce que faisaient mes frères, quand ils étaient petits ! »

Les jumeaux vont directement dans la chambre : première opération, vider les sacs ! Le sol se couvre alors de tortues Ninja, de petits squelettes, de petits dinosaures et d'un tas d'extra-terrestres. Quant à E.T., ils le font trôner sur le grand lit pour amadouer grand-mère. Puis ils s'assurent qu'elle a placé leurs deux lits de camp tout contre son grand lit. Ensuite ils filent à la cuisine, chercher deux coca dans le frigo et, dans le placard, chacun un cornet de chips. Maman ne veut pas entendre parler de chips, ni de coca. Elle leur donne d'insipides jus de fruits bio. Grand-mère dit que ça ne leur fera aucun mal de goûter à leur fruit défendu le samedi, elle leur raconte l'histoire de ses frères, Sakis et Noulis : quand ils étaient petits, on leur défendait de manger des graines de citrouille grillées. Alors ils ramassaient les écorces qui avaient été recrachées par terre et ils les mâchouillaient. « Dans leur vie, mes frères ont eu beaucoup de maladies, mais sûrement pas à cause des écorces qu'ils ramassaient par terre », leur dit-elle.

Serrant contre eux chips et coca, ils crient :
« Grand-mère, on y va ! »

Ils vont mettre leur cassette dans la console, s'installent sur le canapé, de chaque côté de grand-mère, lui mettent dans les mains une de leurs deux télécommandes et les voilà prêts pour la chasse aux canards et aux canetons, comme les appelle Oreste, ou aux canettes, comme les appelle Philippe. Grand-mère a beau tripoter sa télécommande, elle vise tout sauf les canards, canetons ou canettes. Elle réussit quand même à en tuer un de temps en temps, pas de ceux qui volent et qui comptent pour beaucoup de points, mais un qui dort dans l'herbe. Pendant ce temps, Oreste et Philippe n'arrêtent pas de tuer ceux qui courent, volent ou tournoient en l'air, en prenant la seconde télécommande chacun à son tour et en se gavant de chips, ou en buvant leur coca entre deux tirs. A la fin :

– Grand-mère, on t'a massacrée !

– Oh ! quand même pas massacrée ! proteste-t-elle.

Elle se dit qu'elle a pris du retard en vocabulaire, pendant qu'elle va à la cuisine chercher des sandwiches et des yaourts pour compléter leur repas et les envoyer au lit à une heure raisonnable.

– Mais tu te coucheras en même temps que nous ?

Elle promet et les envoie à la salle de bains faire leur toilette. Quand elle est prête à son tour, les enfants sont déjà au lit avec leurs illustrés pleins de monstres et d'extraterrestres. Elle éteint la lumière, ne laissant qu'une veilleuse allumée et s'étend dans son lit. La chambre se remplit d'ombres. Elle lève les bras en l'air. Au plafond, se dessinent deux branches bizarres. C'est le signal. On entend le bruissement des illustrés, qui volent comme des oiseaux aux ailes déployées avant d'atterrir sur le sol. C'est le calme complet. Mais bientôt, de l'un des petits lits, s'élève une voix impatiente :

– Allez, grand-mère, tu nous racontes l'histoire de tes frères, quand ils étaient petits ?

Nouveau silence. Puis une petite voix s'élève du lit voisin :

– Raconte ce fameux été d'avant la guerre contre les Allemands.

LES CYCLORAMEURS, VICTORIA ET MOI

Ce qui nous faisait envier Victoria, mes frères et moi, c'est qu'elle avait deux cyclorameurs tout neufs et aussi que ses parents étaient séparés. Nous, nous avions des parents qui resteraient toute leur vie ensemble et pour nous trois, un seul cyclorameur d'un modèle ancien, avec un guidon en bois, qu'on tirait d'avant en arrière pour faire avancer les quatre roues. Nous l'avions hérité de notre cousin Manolis : il avait grandi brusquement, alors quand il était assis dessus, il avait les genoux à la hauteur du menton.

Les cyclorameurs de Victoria, c'était autre chose ! Ils étaient en métal, avec plein de vis qu'on pouvait dévisser et revisser pour avancer ou reculer le siège. L'un était rouge foncé et l'autre bleu vif. Le

nôtre était vert. Quand Manolis nous l'avait passé, il était marron, mais mes frères avaient décidé de le remettre à neuf en le peignant en vert et des poils de pinceau étaient restés collés dans la peinture. Ensuite ils avaient cloué à l'arrière une plaque de tôle et gravé dessus avec un clou : XXXX 88. La tringle en fer qui actionnait les roues avait rouillé, elle grinçait quand on avançait et la « plaque d'immatriculation » traînait par terre en soulevant de la poussière.

Mes frères jumeaux, Noulis et Sakis, s'appelaient en réalité Zénon et Socrate, parce qu'on leur avait donné les noms de nos grands-pères. Quand nous allions jouer chez Victoria, sitôt dans le jardin, Noulis et Sakis se précipitaient vers les cyclorameurs, qui semblaient les attendre, rangés dans un coin, étincelants, bien visibles, prêts pour faire la course dans les allées et les sentiers.

Victoria et moi, nous étions bien contentes, parce que les jumeaux nous laissaient un grand moment tranquilles pour bavarder. A vrai dire, c'est elle qui parlait le plus. Elle avait à me raconter les

visites que lui faisait son père un samedi sur deux, dans le sous-sol de la maison, où se trouvaient la buanderie, l'office et une salle de jeux. « Ma grand-mère ne lui permet pas d'aller au salon et elle ne me laisse pas non plus aller chez lui », se plaignait Victoria.

La vie de Victoria, c'était tout un roman. Moi, qu'est-ce que j'avais à lui raconter ? Chez nous, il n'arrivait rien de sensationnel. Lui dire par exemple que dimanche dernier, monsieur Marcel, qui habitait au-dessus de chez nous, était venu nous cuisiner du poisson à la béchamel et l'avait passé au four dans de grands coquillages, qu'il avait apportés de chez lui ? Monsieur Marcel était français, mais il vivait en Grèce depuis des années. Et lui raconter qu'après ce déjeuner, quand nous étions allés dans notre chambre, Noulis et Sakis avaient dit : « C'était dégoûtant, on a failli en crever ! » Moi, non, ça m'avait plu. Mais cette histoire pouvait-elle intéresser Victoria ? Chez elle, on mangeait des homards, des soufflés de crevettes et des vol-au-vent.

Victoria vivait avec sa maman et sa grand-mère, madame Hypatia, dans une immense maison à deux étages avec un grand jardin. Tout autour du jardin, il y avait un mur très haut, tapissé de chèvrefeuille. Pour y entrer, il fallait franchir une grille ornée au sommet d'une couronne, d'où retombaient en bouquets une quantité de petites roses jaunes qui embaumaient. Cette grille était toujours fermée. Nous attendions devant, nous n'avions pas besoin de sonner, nous étions tout de suite repérés par Richard, un chien noir au pelage épais, qui boitait d'une patte. Noulis n'arrivait pas à prononcer son nom, parce qu'il zozotait. Victoria nous avait raconté : « C'est Papa qui l'a sauvé, tout petit. Il avait été accroché et traîné par une charrette. Quand Papa est parti, il me l'a laissé. »

Richard adorait tous les enfants. Il détestait madame Hypatia et plus ou moins tous les adultes. A notre arrivée, ses aboiements joyeux ameutaient le quartier et nous entendions bientôt le bruit du verrou qu'on tirait. Une grosse femme coiffée avec

un chignon nous ouvrait la porte. Tout le monde l'appelait Nounou, elle accompagnait la grand-mère de Victoria partout où elle allait. Sauf un samedi sur deux, où elle restait sans bouger, assise sur un tabouret derrière la porte de la salle de jeux, où Victoria était avec son papa. « Elle tend l'oreille pour ne pas perdre un mot de ce que me dit Papa, pour tout rapporter à grand-mère. »

Un soir, j'ai entendu Maman qui disait à Papa :

– Je suis sûre que c'est madame Hypatia qui l'a séparée de lui. Valentine a l'air de l'aimer encore.

– Tu as toujours de l'imagination ! a répondu Papa.

Moi, mon imagination n'était pas capable d'éclaircir le mystère du papa de Victoria. Nous ne savions même pas quel était son métier et Victoria non plus : « Grand-mère lui a interdit de me dire où il travaille. Elle prétend que c'est un métier dégoûtant. »

Noulis et Sakis supposèrent qu'il était peut-être vidangeur de fosses d'aisances. Quelles drôles d'idées ils avaient, ces jumeaux ! Madame

Valentine, qui était si mince, si élégante, aurait épousé un vidangeur ?

Impossible. Même si Papa dit qu'il n'y a pas de sot métier.

– Alors, c'est peut-être un cambrioleur, dit Noulis.

– Et tu crois qu'on le laisserait se balader bien tranquille, petit malin ? répliqua Sakis en donnant un coup de poing à son frère.

Moi, j'attendais que Victoria me dévoile un jour tous ces secrets.

Un dimanche de juin où nous sommes allés jouer chez Victoria, elle avait un air tellement bizarre, que je me suis dit : « Elle doit avoir quelque chose de très important à me raconter. » Nous avons laissé les jumeaux s'emparer des cyclorameurs et Victoria leur a ordonné, d'un ton qui rappelait celui de sa grand-mère : « Ne revenez pas avant qu'on apporte les biscuits et le sirop ! »

Nous sommes allées nous asseoir sur un banc sous la glycine. Elle se tenait bien droite, comme si elle avait peur de froisser sa robe blanche à jupe

plissée, qui avait une ceinture rouge et un grand col dentelé et bordé de festons rouges.

Ses cheveux très noirs étaient tressés en couronne. Ses yeux noirs brillaient. On disait qu'elle ressemblait à son papa. C'était sûrement vrai, car madame Valentine était blonde et avait des traits fins. Victoria disait : « Mon papa n'est pas beau, mais il a des yeux noirs comme du charbon et un menton volontaire. »

Un menton volontaire ? Curieux ! Pourtant elle affirmait l'avoir entendu dire par une cousine de sa maman : « Victoria a le menton volontaire de son père. » Naturellement, la cousine avait fait cette réflexion à un moment où la grand-mère n'était pas là, car madame Hypatia avait interdit à tout le monde de parler de ce père. « Comme s'il n'avait jamais existé », ajoutait Victoria. Comme s'il n'avait jamais existé ! Quand Victoria dit ça, on croirait qu'elle le lit dans un roman. J'aimerais bien pouvoir inventer une phrase de ce genre, moi aussi. Mais il faut dire que si j'avais cette audace (d'ailleurs à quoi bon, puisque chez nous, il n'arrivait rien de

sensationnel), si je prononçais une pareille phrase, mes frères n'auraient pas fini de m'asticoter : « Tu dis des trucs idiots, Lefty ! »

Mon vrai nom est Eleftheria. Mes parents attendaient un garçon et mon père voulait qu'on l'appelle Lefteris (diminutif d'Eleftherios), comme Lefteris Venizelos, le plus grand homme politique qu'ait eu la Grèce, d'après lui. Mais j'avais chamboulé ses plans. Maman, je crois que ça lui était égal, que je sois une fille, bien qu'elle ait toujours eu un faible pour les jumeaux. Etant bébés, Noulis et Sakis m'avaient baptisée Lefty. Au début, je me fâchais, mais plus tard, j'ai préféré qu'ils me donnent ce diminutif, parce que, autrement, pour prononcer Eleftheria, ils se mettaient au garde à vous et disaient, avec des trémolos dans la voix : « Eleftheriiiiiiiiiii i Thaaaaaaaanatos !¹ »

Personne d'autre ne m'appelait Lefty. Mais si seulement mes petits frères ne m'avaient donné

¹ *Eleftheria* signifie Liberté ; *Eleftheria i Thanatos* : la Liberté ou la Mort. Cri des combattants grecs pendant la guerre de libération contre l'occupant turc (à partir de 1820), devenu désormais traditionnel. (*NdT*)

que ce nom-là ! Quand ils étaient fâchés, ils m'affublaient d'un tas de sobriquets : poison, fée Carabosse et encore pire, hématozoaire de Laveran.

Pour ce dernier, c'était la faute de monsieur Marcel, sans qu'il l'ait fait exprès : un jour, il était venu voir les jumeaux, qui étaient au lit avec la fièvre. Sur leur table de chevet, était posé le tube de quinine, que Maman leur administrait. Monsieur Marcel l'avait vu et il s'était mis à leur raconter qui avait découvert le microbe de la malaria. Eux, ils s'en fichaient complètement. Peut-être que monsieur Marcel était fier que celui qui avait fait cette découverte soit un Français. Il s'appelait Laveran. Mais moi, en attendant, mes frères m'avaient collé ce sobriquet.

– On marie ma mère, dit Victoria.

Je sursautai. Je pensais à autre chose et je ne faisais plus attention à son bavardage.

– Qu'est-ce que tu as dit ?

– Tu as bien entendu : on marie ma mère.

Alors, ça, c'était du vrai roman ! Quelques jours

avant, sa grand-mère l'avait appelée et elle s'était lancée dans tout un discours : sa maman était jeune et jolie (comme si Victoria ne le savait pas) et il fallait qu'elle refasse sa vie et il y avait un monsieur, qui vivait en Australie et ce monsieur avait beaucoup d'argent et il s'appelait Pâris et il allait bientôt venir en Grèce et il y resterait toujours, parce qu'il était assez riche pour ne plus avoir besoin de travailler et puis après leur mariage, ils feraient des voyages en Europe et peut-être qu'une fois, ils emmèneraient Victoria avec eux et puis elle ne serait pas privée de sa maman, parce que monsieur Pâris viendrait vivre avec elles et puis...

Victoria s'arrêta au milieu de sa phrase. Du bout de l'allée, arrivait sa grand-mère. Elle tenait sa grande ombrelle mauve et Nounou la suivait à deux pas derrière. Nous nous sommes pétrifiés, Victoria, moi et les garçons sur leurs cyclorameurs. Madame Hypatia est venue s'asseoir sur le banc à côté de nous, a refermé son ombrelle et l'a accrochée au dossier du banc. Nounou est restée plantée à côté d'elle.

– De quoi parliez-vous ? demanda la grand-mère, de sa voix basse comme celle d'un homme.

– De nos devoirs, répondit Victoria sans hésiter.

Un beau mensonge ! Combien de mensonges nous disions ! Tous les jours. Des tas de mensonges. Une fois, j'ai demandé à monsieur Marcel si en France, les enfants disaient des mensonges, il m'a répondu : « Eh bien, de temps en temps. » Mes frères et moi, nous voudrions bien aller en France pour voir ces enfants qui disent des mensonges seulement de temps en temps. Nous trois, et Victoria encore plus, nous sommes plongés dans le mensonge jusqu'au cou. Cependant nous ne mentons pas à tout le monde. Victoria ment seulement à sa grand-mère et nous, seulement à Papa.

Impossible de faire autrement. Si Victoria disait la vérité, c'est-à-dire qu'elle me parle de son père, madame Hypatia ne la laisserait plus me voir. Alors son père serait « comme s'il n'avait jamais existé », puisque je suis la seule personne à qui elle parle de lui. Et moi, si je disais la vérité à Papa,

lorsqu'il m'interroge sur les sottises des jumeaux, ils recevraient une raclée au moins trois fois par jour. Quant à moi, comment aurais-je pu lire *Le Capitaine du Pacifique*, *Don Quichotte*, *Le voyage de Nils Holgersson* et un tas d'autres livres, que son papa offrait à Victoria (elle me les prêtait volontiers, parce qu'elle ne les lisait pas, elle me les faisait raconter après), comment aurais-je pu les lire, si mes frères n'avaient pas dit à Papa qu'à neuf heures, nous ronflions déjà, alors que j'avais lu, cachée sous ma couverture, à la lumière d'une lampe de poche, jusqu'à je ne sais quelle heure ? Peut-être qu'en France, on laissait les enfants parler de leur papa autant qu'ils voulaient. Et que lorsque les filles prenaient un livre, on ne leur disait pas : « Pose-moi ce livre et fais donc quelque chose d'utile. » C'est ce que me disait Papa et il m'envoyait à la cuisine regarder comment Maman préparait les boulettes de viande.

– Alors, de quoi parliez-vous ? redemanda madame Hypatia, qui apparemment n'avait pas entendu la réponse de Victoria.

– De nos devoirs, répéta Victoria en criant à tue-tête.

A ce moment, mon cœur se mit à battre si fort, que j'avais peur que tout le monde l'entende. Pas à cause du mensonge de Victoria, mais parce que Noulis et Sakis avaient abandonné les cyclorameurs et s'approchaient sans faire de bruit, comme des chats, jusqu'au banc. Je paniquai : étaient-ils vraiment capables d'exécuter leur menace ? Ils disaient souvent : « Nous, un jour, nous la volerons. » Ils voulaient dire : l'ombrelle mauve.

La grand-mère avait dit à Victoria : « C'est un cadeau de ton grand-père, à Constantinople, quand nous nous sommes fiancés. »

Elle était bien plus grande que celles qu'on vendait dans les magasins et elle n'était pas plate comme celle de Maman, mais tellement bombée que, lorsque madame Hypatia la portait ouverte, on ne voyait pas son visage. Quant à la couleur, c'était un drôle de mauve avec des reflets, dont on ne savait pas si c'étaient des taches de soleil ou si elle avait déteint par endroits.

– Voilà juste ce qu’il nous faut ! chuchotaient mes frères.

C’était encore la faute de monsieur Marcel, sans qu’il l’ait fait exprès. Depuis le jour où il nous avait parlé des frères Montgolfier, qui avaient effectué une ascension dans un aérostat, Noulis et Sakis s’étaient mis dans la tête de figurer eux aussi dans l’Histoire en réalisant une grande invention. Encore maintenant, quand je pense à ce qu’ils mijotaient, j’en ai des frissons. Ils voulaient voler l’ombrelle mauve, ne serait-ce que pour un jour. Et après, ils réaliseraient leur plan grandiose : ils grimperaient dans le cerisier en portant notre chatte, Mimi, ils ouvriraient l’ombrelle la tête en bas, ils mettraient Mimi dedans et ils lâcheraient l’ombrelle pour qu’elle atterrisse, comme un parachute tourné à l’envers. Ils étaient enthousiasmés par cette idée géniale, les jumeaux.

– On sera comme les frères Montgolfier, disaient-ils.

Cela me mettait en colère, je leur répliquais :

– C’est idiot ! Les frères Montgolfier, eux, dans

leur aérostat, ils ont fait une ascension, très haut.

– Oh ! arrête, hématozoaire de Laveran.

– Bon, disait Noulis, ils sont montés ; mais après, ils sont redescendus. Eh bien, nous, nous commencerons par la descente.

Je m’obstinais à les contrer :

– Mais dans leur aérostat, il y avait des hommes, pas des animaux.

– Et nous, l’Histoire écrira notre nom zustement parce que nous y aurons mis un chat, zozotait Noulis en prenant un air supérieur.

– Tu es peut-être une bonne élève, mais tu n’y piges rien, concluait Sakis avec mépris.

Ils se l’étaient fourrée dans la tête et quand mes petits frères avaient quelque chose dans la tête... Voilà pourquoi je tremblais en les voyant fixer du regard l’ombrelle mauve.

– Alors, vous ne dites pas bonjour, vous deux ? leur dit madame Hypatia de sa voix sévère, quand elle se fut aperçue qu’ils étaient debout derrière elle.

– Bonjour, marmonnèrent-ils.

Et voilà ! Notre après-midi était fichu. Plus de cyclorameurs, plus d'histoires sur le papa de Victoria. Et le nouveau roman du mariage de sa maman, à moitié raconté, restait en plan. Nous n'avions plus qu'à écouter la grand-mère de Victoria nous parler une fois de plus de Constantinople.

– Vous qui êtes des garçons, tâchez de devenir très forts et quand vous serez grands, d'aller la reprendre aux Turcs, notre Ville, notre Constantinople.

Elle continua, comme se parlant à elle-même :

– C'est pour ça que moi aussi, il faut que j'aie un jour un petit-fils.

NOTRE FAMILLE

Nous habitons à Maroussi, dans la banlieue proche d'Athènes. En face de la gare. Notre maison avait deux étages, mais elle ne ressemblait pas du tout à celle de Victoria, qui appartenait tout entière à sa famille. Nous, nous étions locataires du rez-de-chaussée et le premier était occupé par monsieur Marcel. Vous allez me dire : qu'est-ce que monsieur Marcel pouvait bien faire d'un appartement aussi grand, de quatre pièces, plus grand que le nôtre, puisqu'il y vivait tout seul ? Maman disait : « Monsieur Marcel a toujours l'espoir. » Elle avait raison, la preuve : il avait l'espoir d'apprendre le français aux jumeaux. Moi, je commençais à me débrouiller en français, à parler comme ci, comme ça, tandis qu'eux, ils avaient bien du mal à distinguer « bonjour » de « bonsoir ».

Mais le pauvre monsieur Marcel avait aussi un espoir bien différent : le retour de sa femme, qui était repartie en France depuis des années. A cette époque-là, j'étais un bébé et les jumeaux n'étaient pas encore nés, si bien que nous n'avions jamais connu celle qu'il appelait toujours « ma chère Geneviève ». Comment peut-on dire « ma chère » de quelqu'un qui est parti et qui vous a abandonné ? Sur le buffet de sa salle à manger, il y avait la photo de leur mariage. Lui, grand avec des moustaches en croc. Comme c'était une photo en noir et blanc, on ne pouvait pas savoir de quelle couleur était son visage, mais probablement rouge comme maintenant, et ses moustaches devaient aussi être rousses. A côté de lui, la jeune mariée était petite, elle lui arrivait à peine à l'épaule et elle avait des yeux minuscules, comme une souris. « Dire qu'il y avait tant de femmes qui auraient bien voulu l'épouser, disait Maman, mais lui, non. Il avait toujours l'espoir que sa "chère Geneviève" reviendrait un jour. »

Comment peut-on garder l'espoir une vie entière ? Moi, j'aurais pu espérer quelque chose deux jours, ou trois, peut-être même une semaine. Mais après, ce que j'avais souhaité aurait perdu son charme, je n'en aurais plus eu envie.

Monsieur Marcel était très vieux : quarante-cinq ans. Il était professeur de français à l'Alliance Française. Il nous aimait beaucoup et nous aussi, nous l'aimions bien. Quand nous nous faisons gronder et qu'il entendait crier, il descendait et il disait à Maman et à Papa : « Ce sont des enfants. Laissez-les former leur personnalité. »

Je me demandais quelle était cette chose que nous devons former. D'après mes frères, ça voulait dire que nous avions toujours raison et que monsieur Marcel ne voulait pas qu'on nous gronde ni qu'on nous flanque une dérouillée. En réalité, c'est eux qui recevaient des coups, moi, très rarement. Et franchement, Noulis et Sakis vous donnaient souvent envie de les battre. Même à moi, quoique pour des raisons tout à fait différentes de celles des grandes personnes.

Derrière notre maison, se trouvait le jardin. Rien à voir avec le jardin de Victoria, ses arbres touffus et ses innombrables parterres de fleurs étranges. Par contre, le grand cerisier, dont les branches arrivaient jusqu'à la fenêtre de notre chambre, nous ne l'aurions échangé pour rien au monde. Mes frères surtout avaient de bonnes raisons de tenir à lui. L'après-midi, nous ne devions faire aucun bruit, parce que Papa, qui rentrait du travail, faisait la sieste aussitôt après le déjeuner. Maman lavait la vaisselle en vitesse et, avant de le rejoindre dans leur chambre, elle s'assurait que nous étions étendus sur nos lits. Elle nous disait : « Je veux qu'on n'entende pas une mouche voler, jusqu'à ce que je revienne ouvrir votre porte » et elle nous enfermait à clé.

Ces heures de sieste étaient interminables. Mais un jour, les jumeaux eurent une bonne idée et depuis, nous avons beaucoup aimé la sieste, tous les trois.

Dès que Maman avait fermé la porte et s'éloignait, nous tendions l'oreille pour entendre sa porte s'ouvrir et se refermer. Alors Noulis et

Sakis ouvraient tout doucement les volets (Maman les fermait toujours pour ne pas laisser entrer le soleil), ils s'accrochaient aux plus hautes branches du cerisier, descendaient de branche en branche et sautaient dans le jardin. Ils jouaient sans bruit. Quand je me penchais à la fenêtre pour voir ce qu'ils faisaient, je m'apercevais qu'ils s'étaient pris à bras le corps et qu'ils luttait en silence. Lorsque c'était bientôt l'heure où Papa et Maman allaient se réveiller, j'allais à la fenêtre, je poussais un sifflement de serpent, comme les jumeaux m'avaient appris à le faire et trente secondes après, je les voyais de nouveau accrochés aux branches du cerisier. Ils avaient le visage échauffé, les mains toutes noires et les genoux égratignés. Je leur lavais la figure avec une éponge trempée dans une petite cuvette d'eau, que j'avais cachée sous mon lit, et ensuite les genoux avec la même éponge.

Moi aussi, j'aimais beaucoup ce moment de la sieste, parce que j'étais toute seule et que je pouvais lire ou réfléchir, le regard fixé au plafond, sans que les jumeaux viennent me tirer par les bras en me

disant : « Eh, Lefty, tu es complètement engourdie ! Allez, on joue ! »

Un vrai supplice, de partager la même chambre que Noulis et Sakis ! J'avais beau m'efforcer de la ranger, ça ne servait à rien. Ils laissaient tout traîner par terre, jouets, livres, cahiers, papiers de bonbons et souvent de la gomme à mâcher, que je m'échinais à décoller du plancher. Et Maman disait : « Ce sont des garçons. » Elle ne les grondait pas du tout.

Voilà ce qui me rendait folle de rage, alors je devenais mauvaise et les jumeaux avaient raison de me traiter de poison, ou de fée Carabosse et même d'hématozoaire de Laveran. Quand je demandais à Maman pourquoi monsieur Marcel, lui, faisait tous les travaux de la maison et savait même cuisiner, elle me répondait : « Monsieur Marcel est français. As-tu jamais vu ton père faire quelque chose à la maison ? »

Peut-être qu'elle avait raison, qu'en France, les garçons faisaient le ménage et que les filles devenaient avocat, médecin, ou même général.

Ce fameux dimanche, nous étions revenus tous les trois de chez Victoria (comme c'était tout près de chez nous, on nous laissait y aller seuls), mais nous avions à peine eu le temps de jouer un peu et de nous disputer que Maman nous appelait déjà pour dîner.

– Encore du riz aux épinards, grogna Noulis, mais un regard de Papa suffit à le faire taire.

Comme dessert, il y avait ce que nous détestions le plus, des pommes de l'espèce « firikia ». Des parents de Maman nous en envoyaient par caisses entières, que nous conservions à la cave, si bien que c'était notre fruit quotidien presque d'un bout de l'année à l'autre. Avant de peler sa pomme, Maman respirait son odeur, les yeux mi-clos et disait que cela lui rappelait son enfance sur le mont Pélion. Nous détestions ces pommes et le Pélion, que nous n'avions jamais vu. Même monsieur Marcel les trouvait excellentes. Lorsqu'il venait dîner chez nous, il disait : « Elles sont vraiment délicieuses, ces firikia ! »

Quand Sakis eut avalé la dernière bouchée de sa

pomme et bu un demi-verre d'eau par-dessus pour la faire descendre, il demanda :

– Papa, tu dis bien que tu veux que je devienne médecin ?

– Et moi, avocat ? s'empressa de dire Noulis.

– Avec les bulletins que vous avez rapportés, vous êtes tout juste bons à garder les moutons, répondit Papa en colère.

– Même si nous avons des bulletins meilleurs, nous ne pourrions pas non plus, fit Sakis d'un air triomphant.

Papa lui lança un regard interrogateur. Sakis poursuivit :

– Parce qu'il faudra que nous allions faire la guerre aux Turcs pour reprendre Constantinople.

– C'est madame Hypatia qui l'a dit, précisa Noulis.

– Que madame Hypatia y envoie plutôt son nouveau gendre, dit Maman d'un ton ironique.

– Anna, s'il te plaît, fit Papa, sévère.

Aucun de nous ne parla plus jusqu'à ce que nous nous levions de table. Il fallait peut-être que

mes frères reprennent Constantinople, mais moi, pendant les vacances, je devais aider Maman à débarrasser la table et à essuyer la vaisselle, c'était absolument injuste. Les jumeaux pouvaient rester à plat ventre par terre à jouer aux billes et moi, parce que j'étais une fille, il fallait même que je fasse leur lit. Quant aux bulletins, j'avais dix sur dix dans presque toutes les matières, il n'y avait que le chant et la gym où je n'avais que neuf et quand j'osais dire que je serais avocate, on me répondait que ce n'était pas possible.

Maman avait hérité de ses tantes de Volos une maison, très petite, disait-elle, lorsqu'on la vendrait, ça suffirait juste pour payer les études des garçons. Papa répétait : « Je suis un employé, je ne suis pas un industriel pour pouvoir faire faire des études à trois enfants. » Il était employé à la Poste. Et si j'essayais de protester en disant que Sakis et Noulis avaient du mal à passer dans la classe supérieure, tandis que moi... Papa me coupait la parole : j'étais une fille et les filles devaient penser à devenir de bonnes maîtresses de maison pour se marier.

Quand j'entendais ça, j'allais m'enfermer à la salle de bains et, de rage, je mordais l'éponge avec laquelle nous nous lavions. Et je jurais que je ne me marierais jamais. Même si se présentait Nelson Eddy en chair et en os. Je l'avais vu au cinéma dans *Rose-Marie* et j'aimais sa façon d'entrecroiser ses doigts avec ceux de Janet Mac Donald. Heureusement, dans cette scène, il se trouvait dans la partie droite de l'écran, où je le voyais bien et ça m'était complètement égal de voir seulement la moitié du bras de Janet Mac Donald, qui était dans la partie gauche de l'écran.

Le cinéma, on ne nous permettait pas d'y aller. Alors comment pouvions-nous voir des films ? C'est une autre histoire. En face de notre maison, il y avait un cinéma en plein air, le « Titania ». De notre véranda, nous voyions la moitié droite de l'écran, parce qu'un arbre nous cachait l'autre moitié. Le samedi, lorsque Maman et Papa allaient passer la soirée chez des amis, en nous laissant à la garde de monsieur Marcel, nous attendions qu'il soit descendu nous demander si tout allait

bien, nous lui répondions : « Oui, oui, monsieur Marcel » et nous ne mentionnons pas, tout allait très bien !

Mes frères avaient déjà mis leur pyjama et moi, ma chemise de nuit et, dès que nous entendions les pas de monsieur Marcel qui remontait l'escalier, nous courions nous pencher au coin de la véranda, en faisant attention de ne pas piétiner les pots de fleurs de Maman. Nous nous tordions le cou, mais nous arrivions à voir la partie droite de l'écran. Naturellement, nous ne comprenions pas très bien l'histoire, parce que nous étions trop loin et aussi parce que nous ne pouvions pas lire la moitié gauche des sous-titres. Nous voyions donc le film coupé au milieu, mais ce n'était pas difficile d'imaginer l'autre moitié et ça aussi, c'était amusant. Moi, j'adorais inventer des histoires de Nelson Eddy. Je me les racontais le soir avant de m'endormir. Je n'osais pas en parler à Noulis et à Sakis, déjà qu'ils se moquaient de mon cher Nelson : ils mettaient la main sur leur cœur, riboulaient des yeux, ouvraient et fermaient la bouche en faisant semblant de chanter.